

## UNE ULTIME VISION DE L'IDÉAL

**L'Espagnole et la Pékinoise**, Gabrielle Roy. Montréal, Boréal Jeunesse, 1986. 42 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-89052-172-0.

La publication d'un récit de Gabrielle Roy est un événement littéraire en soi, mais la publication de *L'Espagnole et la Pékinoise* est d'autant plus appréciée que ce court conte pour enfants ravive le souvenir du grand rêve d'innocence et de tendresse qui traverse l'oeuvre de celle qui fut pour des milliers de lecteurs la meilleure romancière canadienne. *L'Espagnole et la Pékinoise* de même que *Ma vache Bossie* (1976) et *Courte-Queue* (1979) sont de brefs récits animaliers publiés séparément et illustrés afin de plaire à de jeunes lecteurs. Mais si les récits sont simples, ils ne sont pas simplistes. Sous la plume de Gabrielle Roy, nous retrouvons la qualité franciscaine de l'amour des animaux, de la nature et de la vie; nous retrouvons cette tonalité particulière déjà entrevue dans *Cet été qui chantait* (1972).

*L'Espagnole et la Pékinoise* s'entendent comme...chien et chat. Coups de griffes, morsures, jamais deux animaux vivant dans la même maison ne se sont tant détestés, jusqu'au jour où trois chatons naissants viennent bouleverser l'ordre des choses. Au début, les sentiments de la Pékinoise sont bien mélangés mais dans l'univers familial de Gabrielle Roy, il est rare que l'amour ne réponde pas à l'amour. Dès lors, un nouveau pacte lie l'Espagnole et la Pékinoise, un pacte d'amour où mère et seconde mère élèvent les "enfants".

Nous redécouvrons dans ce récit cette grande tendresse de l'auteur devant les plus simples et les plus humbles, son regard amoureux soutenu, bref, ce que Phyllis Grosskurth appelle le "mother's-eye view of the world" propre à Gabrielle Roy. Nous voyons s'affirmer le besoin de l'auteur de composer à nouveau un univers serein, un monde accordé où la haine tend à disparaître pour faire place à l'échange et à la réconciliation, et ce, grâce à l'amour maternel et à l'innocence désarmante de l'enfant.

Ce sont les enfants qui ont fait la paix. Un jour peut-être tous les enfants du monde se donneront la main. Et il n'y aura plus jamais de chicane.(p.42)

Cette "projection utopique", pour reprendre le terme de François Ricard, du rêve de l'auteur se trouve momentanément concrétisée, réalisée effectivement dans un lieu précis, la ferme de Berthe, qui prend alors tous les aspects du paradis, le temps d'un été.

Ils restèrent à jouer sur le perron et dans les alentours. On était en plein été. Ils passaient des journées entières à inventer des jeux.(p.38)

Là, tout n'est qu'amitié, paix et bonheur. Que de différence entre ce jardin de délices et l'univers dantesque de Saint-Henri où croupit la marmaille de Rose-Anna Lacasse. Que de différence entre le dernier et le premier récit de Gabrielle Roy.

*L'Espagnole et la Pékinoise* se veut en un sens l'aboutissement, la forme finale d'une figure qui se dégage avec force de ces romans: celle de la famille. En effet, cette figure en constante progression dans les romans d'allure autobiographique acquiert une valeur positive dans *L'Espagnole et la Pékinoise*, devenant ainsi la représentation la plus adéquate du rêve d'innocence et de tendresse de l'auteur. Il semblerait qu'en quittant le milieu clos de Saint-Henri pour la vaste étendue des plaines ou de "l'océan" face à Charlevoix, la famille arrive à avoir une qualité d'ouverture exceptionnelle en ce sens qu'elle se présente maintenant comme une structure perméable, ouverte à l'étranger, voire même à l'ennemi de naguère, comme la Pékinoise, qu'elle a tôt fait d'englober, de recevoir dans son sein.

Ils [les chatons] passaient des journées entières à inventer des jeux. Tantôt avec leur mère chatte. Tantôt avec leur mère chienne. Ils ne faisaient pas de différence entre les deux. Sauf que l'une donnait du lait et l'autre une affection inépuisable.(p.38)

Et Gabrielle Roy clôt son récit sur cette image de la fraternité parfaite des êtres vivants rassemblés en une grande famille.

Fin du récit, aboutissement d'une oeuvre, si nous cherchions à désigner *L'Espagnole et la Pékinoise* par un mot, ce serait par un mot empreint de sérénité, celui de réconciliation. Réconciliation avec l'enfance, avec la mère, avec la famille et avec soi-même; instauration d'un univers édénique où l'homme dialogue avec les animaux et retrouve le temps perdu de l'innocence. Retour ultime, ultime récit où l'auteur déploie une riche sensibilité et montre une foi inébranlable en l'homme et en son avenir. Enfin, qualité suprême, *L'Espagnole et la Pékinoise* nous donne le goût de lire (ou de relire) les romans de Gabrielle Roy; une lecture de grande classe pour réchauffer la longue et morte saison de l'hiver manitobain qui s'en vient.

**Robert Viau** est professeur de littérature québécoise à l'Université de Brandon.